



HAL
open science

La face cachée de la famille Koechlin

Nicolas Stoskopf

► **To cite this version:**

Nicolas Stoskopf. La face cachée de la famille Koechlin. *Annuaire historique de Mulhouse*, 2023, 34, p. 53-61. halshs-04392808

HAL Id: halshs-04392808

<https://shs.hal.science/halshs-04392808>

Submitted on 14 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

La face cachée de la famille Koechlin

La rédaction de soixante-trois notices Koechlin pour le tome 3 du *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours (DBPF)*¹ offre à nouveau l'occasion, comme cela a déjà été fait pour les Dollfus², d'étudier une face cachée de cette famille, celle qui n'a pas été prise en compte par le *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne (NDBA)*. Ne retenant que les personnalités nées ou ayant œuvré en Alsace, ce dernier consacre trente-sept notices aux Koechlin, pour la plupart rédigées par Raymond Oberlé³. De son côté, le *Dictionnaire de biographie française*, paru en 1994, sélectionne vingt-quatre membres de la famille, dont un seul, Charles (1867-1950), compositeur de musique, n'est pas né en Alsace. Il est aussi le seul membre de la famille à entrer dans *Le Petit Larousse illustré*. Compte tenu des règles éditoriales propres aux *DBPF* qui ne permettaient pas de reprendre toutes les notices du *NDBA*⁴, ce nouveau dictionnaire propose en réalité trente-trois notices Koechlin inédites, quarante-et-une si on tient compte des doubles. Quinze d'entre elles auraient pu se trouver dans le *NDBA* puisqu'elles concernent des personnes nées en Alsace⁵.

C'est néanmoins une « face cachée » partielle, limitée évidemment à une élite, très majoritairement masculine et excluant les descendance féminines, restée française et protestante, négligeant les membres de la famille qui ont réussi à l'étranger, notamment en Suisse, ainsi que ceux qui se sont éloignés de la religion réformée de leurs aïeux. Il faut aussi reconnaître qu'elle est cachée de façon très relative, car les Koechlin n'ont cessé de communiquer sur l'histoire de leur propre famille par les divers tableaux généalogiques publiés depuis 1881, la réalisation d'un bulletin familial, *Les Koechlin vous parlent* (53 numéros de 1978 à 2006), leur participation à l'association Dollfus-Mieg-Koechlin et la mise en ligne d'un site, *koechlin.net*, qui donne accès à de nombreuses données généalogiques et biographiques⁶. Il n'empêche que cet exercice de prosopographie familiale, auquel conduit la publication d'un dictionnaire biographique, est riche d'enseignements non seulement sur les individus, mais aussi sur le groupe qu'ils composent. L'histoire des Koechlin amène à poser les mêmes questions que pour les Dollfus sur le départ des élites mulhousiennes, la fuite des cerveaux et des capitaux et donc sur la désindustrialisation subie par Mulhouse au courant du XX^e siècle. Mais puisqu'il y a un précédent Dollfus, la comparaison s'impose et invite par cette synthèse à identifier points communs et différences entre ces deux familles qui se partagent le *leadership* dans l'industrialisation de Mulhouse aux XVIII^e et XIX^e siècles.

¹ Sous la direction de la Société d'histoire du protestantisme français, de Patrick Cabanel et André Encrevé, Paris, Les Éditions de Paris Max Chaleil, 2022, p. 456-490. Une notice familiale introductive précède ces 63 notices dont 9 sont doubles, regroupant époux, fratrie, parents ou enfants, ce qui porte à 72 le nombre d'individus retenus, à environ une centaine si on intègre les précisions biographiques relatives à certains proches. Ces notices sont classées par branches descendants de Samuel Koechlin (1719-1776) et au sein de ces dernières, par lignées dans l'ordre chronologique. On se permet de renvoyer le lecteur aux références bibliographiques de chacune des notices de ce dictionnaire.

² Nicolas Stoskopf, « La face cachée de la famille Dollfus », *Annuaire historique de Mulhouse*, n° 32, 2021, p. 159-164.

³ 34 dans le fascicule n° 21 (1993), dont 30 signées par Raymond Oberlé, 2 par Nicolas Stoskopf (dont 1 avec Ivan Kaemmerlen), 1 par Alphonse Halter et 1 par Pierre Lamard ; 3 par Olivier Conrad dans le supplément n° 46 (2006).

⁴ 9 notices du *NDBA* n'ont pas été retenues dans le *DBPF*, une consacrée à Samuel (1719-1776) étant hors du cadre chronologique, les autres en raison de carrières trop peu remarquables pour justifier les 1 500 signes minimum exigés des notices individuelles (ce que les notices doubles permettent de contourner...). Les informations concernant ces personnes sont reportées dans les notices de leurs ascendant ou descendant.

⁵ L'avantage d'entreprendre une recherche systématique sur toutes les branches de la famille est d'identifier des individus qui ne peuvent qu'échapper à une recherche centrée sur l'Alsace.

⁶ Hors-service au début de l'année 2023.

I. Retour sur les premières générations

La structure de la famille présente une première originalité : tous les Koechlin descendent de Samuel (1719-1776), co-fondateur de la première manufacture d'indiennes de Mulhouse. De son mariage avec Elisabeth Hofer naissent dix-sept enfants dont sept garçons seront eux-mêmes pères de soixante-et-onze enfants. À lui seul, Jean, l'aîné des fils de Samuel a vingt enfants et cent-trois petits enfants ! À ce rythme de reproduction, il n'est pas étonnant que la généalogie Koechlin, publiée en 1881, un peu plus de cent ans après la mort de Samuel, comptabilise 2 250 personnes en y incluant celles qui sont entrées dans la famille par alliance⁷ !

Quatre lignées, descendant de Jean, Jacques, Hartmann et Josué sont particulièrement remarquables, mais de façon quantitativement inégale. La branche aînée l'emporte nettement sur toutes les autres. Il n'est pas anodin de constater que les deux branches aînées descendent par les femmes de Jean Dollfus (1694-1736) et d'Anne-Catherine Bernoulli : Climène et Anne-Catherine Dollfus sont leurs deux petites filles, la première étant la fille de Jean Dollfus (1729-1800) et de Marie-Madeleine Mieg, c'est-à-dire la sœur aînée de Daniel Dollfus-Mieg, la seconde de Jean-Henri Dollfus (1724-1802) et d'Anne-Marie Vetter. La majeure partie des Koechlin illustres sont donc en réalité des Koechlin-Dollfus...

Samuel ∞ Elisabeth Hofer				
Jean ∞ Climène Dollfus	Jacques ∞ Anne-Catherine Dollfus	Hartmann ∞ Salomé Iselin	Josué ∞ II Anne-Catherine Mieg	Descendants d'autres fils de Samuel
40	13	4	4	2

Comme chez les Dollfus, la troisième génération est celle de l'apogée de la famille dans les affaires à Mulhouse : aux quatre fils de Daniel Dollfus-Mieg, répondent les six fils de Jean Koechlin, parmi lesquels Jacques, Nicolas et Daniel, mais aussi leurs cousins André, Fritz, Isaac ou encore Joseph Koechlin-Schlumberger pour ne citer que les figures les plus éminentes. Jusqu'à la quatrième génération, les Koechlin ne s'éloignent guère de Mulhouse et de ses environs pour leurs activités professionnelles : Camille (1811-1890), chimiste comme son père Daniel Koechlin-Schouch, constitue une exception en faisant valoir ses talents de 1837 à 1852 de Glasgow à Moscou où naissent quatre de ses onze enfants mais c'est à Glasgow que naît l'aîné de ses fils, Horace (1839-1898), troisième grand chimiste de la lignée et tout aussi nomade que son père. Quatrième de cette lignée de chimistes, la plus remarquable parmi les vingt-deux Koechlin chimistes repérés par Philippe Brandt au XIX^e siècle⁸, son fils René meurt pour la France en octobre 1914. Sans s'éloigner beaucoup, mais en franchissant la frontière, Samuel (1785-1874), dernier fils d'Hartmann, s'installe en 1846 comme fabricant de rubans de soie à Bâle et scelle l'avenir de sa lignée qui « hissera la fabrique chimique J.R. Geigy au rang d'entreprise d'envergure mondiale⁹ ».

Parmi les oubliés du *NDBA* dans les premières générations figure Jacques (1801-1884), fils de Jérémie, quatorzième enfant de Samuel, ingénieur chimiste de formation : resté célibataire, il

⁷ *Tableaux généalogiques de la famille Koechlin*, Mulhouse, 1881, « Avertissement », p. III.

⁸ Philippe Brandt, « Le rôle des Koechlin dans la chimie textile au XIX^e siècle », *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*, t. 87, 1980, p. 96.

⁹ D'après la notice Koechlin du *Dictionnaire historique de la Suisse*.

fait toute sa carrière chez les Hartmann à Munster et se singularise surtout en étant peut-être le premier des grands industriels alsaciens à constituer une collection de tableaux, 113 œuvres parmi lesquelles des Ruysdael, Van Goyen, Géricault, Corot, mises en vente à sa mort. Ou encore Alphonse (1821-1882), fils de Gaspard, le frère cadet d'André Koechlin : atteint de cécité à trente-trois ans, il fonde et dirige l'Institut des aveugles d'Illzach qui poursuit jusqu'à nos jours ses activités sous la dénomination de Fondation Le Phare.

II. La rupture de 1870

De façon beaucoup plus marquée que pour les Dollfus, la guerre de 1870 et ses suites sont pour les Koechlin une véritable rupture. Ils sont d'ailleurs nombreux à prendre les armes ou à entrer en résistance face aux Allemands. Mais il est assez curieux de constater des différences de comportement d'une branche à l'autre.

Parmi les descendants de Jean, donc dans la branche aînée, l'attitude est souvent radicale aboutissant au départ de Mulhouse. Ainsi, Alfred Koechlin-Schwartz (1829-1895) opte pour la France en 1872, met en gérance l'entreprise héritée de son père, Jean Koechlin-Dollfus, décédé en mai 1870¹⁰, et vend la magnifique propriété de l'Ermitage qu'il vient de faire construire sur le Reberg. Son oncle Émile (1808-1883), ancien maire de Mulhouse, retiré des affaires depuis 1867, opte pour la France et s'installe à Paris¹¹, tandis que son fils Rodolphe (1847-1920)¹², ingénieur centralien, gendre de Frédéric Engel-Dollfus, opte également pour la France, mais réside d'abord à Bâle avant de rejoindre en 1880 Paris où il prend en charge les intérêts de DMC. Nicolas Ferdinand (1812-1875), fils de Nicolas et gendre d'André, opte pour la France et s'installe à Paris où il meurt quelques semaines avant son beau-père qui s'est dégagé de ses affaires mulhousiennes en fondant la SACM en 1872. Parmi les fils de Daniel Koechlin-Schouch, décédé en avril 1871, Camille, revenu à Mulhouse depuis 1852, y reste jusqu'à sa mort, mais son frère Jules (1816-1882)¹³, gendre de Jean Dollfus dont il a épousé la fille, Camille, quitte après 1870 l'entreprise Frères Koechlin, opte pour la France et s'installe à Paris comme représentant de DMC dont il est l'associé depuis 1871. C'est le père du compositeur Charles Koechlin, son septième et dernier enfant. Un troisième frère, Alfred Koechlin-Steinbach, député protestataire en février 1871, se réfugie à Bâle d'où il diffuse un journal clandestin, *La Ligue d'Alsace*, avant de mourir le 3 juillet 1872. Ses obsèques offrent l'occasion d'une manifestation patriotique au cours de laquelle Scheurer-Kestner lit un message de Gambetta. Son fils, Georges (1854-1904) qui a opté pour la France comme son père, entre à Saumur et devient lieutenant de cavalerie. Sa sœur Hélène épousera en secondes noces le préfet de police de Paris, Louis Andrieux. Enfin Napoléon Koechlin (1821-1892)¹⁴, gérant des établissements Napoléon Koechlin & Cie à Masevaux et maire de Masevaux, opte lui aussi pour la France et s'installe en région parisienne tout en continuant à gérer l'entreprise familiale jusqu'en 1882.

Dans la branche cadette, celle des descendants de Jacques, André, qui vivait déjà depuis longtemps à Paris, adopte un comportement analogue. Mais il n'en est pas de même de son frère Fritz (1799-1893) qui continue de diriger son établissement de Stosswihr et le transmet à ses enfants, ni de ses neveux ou petits-neveux, gérants de diverses sociétés mulhousiennes,

¹⁰ Jean Koechlin-Dollfus est le petit-fils de Jean et le fils de Rodolphe (1778-1855).

¹¹ À noter que ses filles qui ont épousé respectivement Charles Friedel et Eugène Peugeot sont au point de départ de deux lignées prestigieuses.

¹² Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse.

¹³ Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse.

¹⁴ Petit-fils de Jean, fils d'Édouard (1793-1841).

comme Heilmann, Koechlin, Kuneyl & Cie ou Koechlin, Buchy & Cie. Dans la descendance d'Hartmann, Édouard (1833-1914) continue jusqu'en 1904 à diriger l'entreprise fondée à Willer par son père Isaac et fait une grande carrière politique dans l'Alsace allemande. Avec lui se clôt pour ainsi dire le chapitre alsacien de l'histoire de la famille ouvert par Samuel. Pour cette partie de la famille en effet, la Guerre de 1870 et l'annexion ont également agi, mais avec retard, parfois au moment où les jeunes gens devaient faire leur service militaire. Ainsi, Jean-Frédéric (1826-1914), arrière-petit-fils de Jacques, ancien industriel à Buhl, s'installe après 1870 à Strasbourg où ses fils, notamment Maurice (1856-1946) et René (1866-1951) suivent leur scolarité au Gymnase protestant avant d'entrer au Polytechnicum de Zurich et... d'être naturalisés suisses.

Quelles que soient les modalités et la chronologie, il n'en reste pas moins que les Koechlin, contrairement aux Dollfus ou aux Schlumberger, sont désormais perdus pour l'Alsace sauf rares cas de retours temporaires. Ceux qui restent après 1870 pendant quelque temps encore n'occupent plus les premiers rangs. C'est donc ailleurs et souvent dans d'autres activités que la famille s'illustre au XX^e siècle. Autre conséquence directe de ces choix imposés par l'histoire, la famille paye un lourd tribut lors de la Grande Guerre sous l'uniforme français : onze Koechlin meurent pour la France, quatre-vingt-sept avec leurs cousins descendants Koechlin par les femmes¹⁵.

III. Perdus pour l'industrie ?

Rares sont les Koechlin que la guerre de 1870 fait renoncer d'emblée à l'industrie. Alfred Koechlin-Schwartz est de ceux-là, mais il faut reconnaître que son entrée dans l'affaire familiale aux côtés de son père et de son oncle devait davantage à la contrainte qu'à la vocation qui le poussait davantage vers la peinture et les voyages. Il peut s'y consacrer pleinement après 1870, mais fait aussi une carrière politique comme maire du VIII^e arrondissement de Paris et député en 1888-1889. Comme vice-président de la Société pour la propagation de l'instruction parmi les femmes, il prend une part active avec sa femme Emma à la création du collège Sévigné en 1880. Il est le père de Raymond Koechlin (1860-1931), éminent historien de l'art médiéval, grand collectionneur, président-fondateur de la Société des amis du Louvre¹⁶, et du général Jean-Léonard Koechlin-Schwartz (1870-1951), polytechnicien¹⁷.

À l'inverse, d'autres lignées industrielles connaissent des prolongements. Certains créent de nouvelles entreprises : Nicolas (1838-1892), qui a opté pour la France comme son père Nicolas Ferdinand, fonde une filature à l'Isle-sur-le-Doubs. Son cousin Georges, sorti de Saumur, ne reste pas longtemps dans l'armée. Après avoir défrayé la chronique en 1879-1880 par ses duels, il fonde à Belfort une filature et une teinturerie dont l'existence se prolongera sur près d'un siècle, devient vice-président de la chambre de commerce et fonde un journal, *le Haut-Rhin républicain*, qui prend fait et cause pour Dreyfus¹⁸.

Avec ses fils Alfred (1884-1918) et Hubert (1890-1982), on prend le tournant des technologies de la deuxième révolution industrielle qu'emprunteront d'autres membres de la famille : ils créent à Neuilly en 1910 un atelier de construction automobile spécialisé dans la

¹⁵ *Famille Koechlin. Morts pour la France 1914-1918*, avril 1939.

¹⁶ Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse, contrairement à sa sœur Florence, artiste-peintre, et à Jean-Léonard.

¹⁷ Père du général Philippe Koechlin-Schwartz (1895-1975), lui-même père de l'écrivaine et traductrice Dorothee Koechlin de Bizemont (née en 1937).

¹⁸ Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse.

fabrication de voitures de course et de sport, mais la guerre interrompt prématurément et définitivement l'expérience. Alfred, instructeur d'aviation, se tue lors d'un accident en 1918 et Hubert, qui n'a pas les moyens financiers de reprendre son activité, poursuit sa carrière comme ingénieur chez Peugeot. Leur contemporain, Paul (1881-1916)¹⁹, construit dans la région parisienne de 1907 à 1911 des avions qui se distinguent par l'élégance de leur fuselage en acajou vernis. Bien que de nationalité suisse, il s'engage dans l'armée française et meurt pour la France lors de la bataille de la Somme.

Si le manque de réussite et les circonstances n'ont pas permis à ces lignées industrielles de se prolonger, il n'en est pas de même avec les frères Maurice et René Koechlin qui ne se contentent pas d'assurer une certaine continuité, mais sont à l'origine d'un véritable rebond comme en sont capables les grandes familles, selon Michel Hau²⁰. N'appartenant pas à une des branches les plus en vue de l'industrie haut-rhinoise au XIX^e siècle, ils doivent davantage leur réussite professionnelle à leur formation d'ingénieur et à leurs qualités intellectuelles et morales qu'à un héritage pécuniaire. Maurice, chef du bureau d'études de la société de constructions métalliques Gustave Eiffel & Cie, s'illustre notamment en proposant dès 1884 un avant-projet de ce qui deviendra la tour Eiffel et succède en 1893 à son patron à la tête de son entreprise. René, major de sa promotion au Polytechnicum de Zurich, élabore dès 1893 un projet d'aménagement hydro-électrique du Rhin qui aboutira, après plusieurs révisions et améliorations, à la mise en service de la centrale de Kembs en 1932 et à la construction du Grand-Canal d'Alsace. Tous les deux sont à l'origine de brillantes lignées d'ingénieurs et de scientifiques : du côté de Maurice, son fils aîné Maurice Samuel (1890-1976), diplômé de l'École polytechnique de Lausanne, fait la plus grande partie de sa carrière comme directeur chez DMC, de même que son fils, Jean (1920-2009), diplômé d'HEC ; les deux fils de René sont ingénieurs et présidents de sociétés en Suisse, notamment de Zschokke, première entreprise helvétique de travaux publics.

Hors du foyer mulhousien, les Koechlin ne sont pas perdus pour l'industrie, loin de là. Mais la succession à l'intérieur d'une même entreprise étant définitivement compromise, ils y reviennent comme ingénieurs diplômés. Les centraliens sont particulièrement nombreux. Parmi eux, Julien Koechlin (1859-1911)²¹, fils de Napoléon, maire de Masevaux, fait toute sa carrière d'ingénieur-mécanicien à la Compagnie des chemins de fer du Nord et met au point de nouveaux types de locomotives et de wagons. Maurice (1864-1934)²², fils du médecin mulhousien Eugène Koechlin (1832-1906)²³, sourd et muet à la suite d'une méningite contractée pendant la Guerre de 1870, n'en réussit pas moins le concours de l'École centrale dont il sort au 32^e rang. Ingénieur électricien, il se spécialise ultérieurement dans la fabrication des engrenages chez Citroën où il reste vingt-cinq ans. Continuant à s'intéresser aux problèmes des handicapés, il conçoit une machine pour imprimer les livres en braille et siège au sein d'associations d'entraide.

De l'innovation technologique à la recherche scientifique, il n'y a qu'un pas que franchissent certains au cours de leur carrière ou, plus lentement, d'une génération à l'autre. La trajectoire

¹⁹ Descendant de Jacques, puis de Joseph (1790-1851), frère cadet d'André, directeur de tissage, petit-fils de Jean-Jacques Koechlin-Hurlimann (1817-1869), ingénieur, et fils d'Albert (1848-1920), gérant d'Heilmann, Koechlin, Kuneyl & Cie. Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse.

²⁰ Michel Hau, « Grandes familles et traditions de comportement », *Entreprises et Histoire*, n° 9, septembre 1995, p. 49-51.

²¹ Absent du *NDBA* bien que né à Masevaux de même que sa femme, Gabrielle, née (Koechlin) à Mulhouse (*infra*).

²² Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse.

²³ Petit-fils de Josué, fils de Joseph Koechlin-Schlumberger (1796-1863).

de Renaud (1914-2005)²⁴ relève de la première catégorie : ingénieur radioélectricien sorti de Supélec en 1937, il s'intéresse au rôle des ondes électromagnétiques dans le diagnostic médical, soutient une thèse à la Sorbonne en 1957 et termine sa carrière comme chercheur à l'INSERM. Il est le frère d'Henry-François (1918-1995), docteur en droit, bien connu à Mulhouse comme directeur administratif de la Société commerciale des potasses d'Alsace et comme enseignant du droit des affaires et du travail à l'École de chimie de Mulhouse. La lignée qui démarre avec René (1859-1941)²⁵, ingénieur chimiste à Épinal et Rouen, puis Angoulême et Toulouse pendant la guerre, illustre le second cas. Son fils, Pierre (1906-1990), diplômé de l'École centrale, devient directeur-adjoint des services financiers d'EDF. Il est le père de François (1936-2008), polytechnicien, physicien au Commissariat à l'énergie atomique où il travaille sur la fusion thermonucléaire, la supraconductivité et les accélérateurs de particules. Celui-ci est le père d'Étienne, né en 1966, polytechnicien, docteur en neurosciences en 1996, directeur de recherche à l'INSERM : son équipe du laboratoire de l'École normale supérieure, mondialement connue, étudie et cartographie la prise de décision, le raisonnement et le jugement dans le lobe frontal humain, y compris dans des situations complexes ou pathologiques. De Samuel à Étienne, en passant par Nicolas, André et tous les autres, le fil n'est donc pas rompu : c'est celui des innovations qui peuvent modifier le cours de l'histoire.

IV. Des figures de l'action sociale

Peut-on parler également d'un fil qui relierait les générations Koechlin autour de l'action sociale ? En réalité, si on pense aux grandes figures de la philanthropie mulhousienne au XIX^e siècle, on citera plutôt Jean-Jacques Bourcart, Jean Dollfus ou Frédéric Engel-Dollfus que les grands industriels de la famille Koechlin. Pourtant, dans ce domaine aussi, il y a des Koechlin « cachés », en l'occurrence des femmes qui ont pris le nom de leur mari. Ainsi cette Madame Auguste Dollfus, à laquelle Jules Siegfried, grand philanthrope, dédicace en 1877 son livre sur *La Misère*, en rendant hommage à « un nom bien connu des pauvres, un nom aimé et respecté de tous parce que, à Mulhouse comme au Havre, il signifie dévouement à toutes les nobles causes²⁶. » n'est autre qu'Ursule Koechlin, fille d'Isaac, qui a épousé Auguste Dollfus, négociant au Havre.

Emma Koechlin-Schwartz (1838-1911)²⁷, dont le nom de jeune-fille a été accolé à celui de son mari, n'a pas ce problème d'invisibilité. D'une part, elle participe aux côtés de son mari Alfred, à ses initiatives en faveur de l'enseignement secondaire féminin, d'autre part elle trouve sa voie propre, après s'être séparée de son mari, au sein des sociétés de secours aux blessés et malades de l'armée française. Par opposition aux influences monarchistes, cléricales et surtout masculines au sein des sociétés existantes, elle fonde en juin 1881 l'Union des femmes de France, une des trois composantes de la Croix-Rouge française, qu'elle préside jusqu'en 1906.

Gabrielle (1860-1935), née Koechlin²⁸ et épouse de Julien Koechlin, oriente son action vers la lutte antialcoolique et la défense du travail féminin à travers son groupe des Volontaires du service social. Pendant la guerre, elle organise le travail d'un millier d'ouvrières et défend

²⁴ Descendant de Jacques, puis de Joseph, arrière-petit-fils de Jean-Jacques Koechlin-Hurlimann (voir *supra* note 18), petit-fils de Paul (1852-1907), gérant du tissage Koechlin, Buchy & Cie, fils d'André (1888-1954).

²⁵ Descendant de Jacques, petit-fils de Gaspard (1791-1871), frère cadet d'André, et fils d'Auguste (1818-1869), ingénieur chez André Koechlin & Cie. Absent du *NDBA* bien que né à Mulhouse.

²⁶ Jules Siegfried, *La Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes*, Paris, Librairie Germer Baillière & Cie, 1877, p. 8.

²⁷ Absente du *NDBA* bien que née à Mulhouse

²⁸ Fille d'Auguste et sœur de René (voir *supra* note 24).

l'idée d'un salaire minimum avant d'organiser en 1920 un service social à l'hôpital pour secourir les jeunes mères abandonnées.

On retrouve une attention particulière aux autres chez les descendants de Maurice, dont la mère Anaïs, née Beuck, a adhéré aux idées de John Nelson Darby, à l'instar de certains Schlumberger qu'elle a côtoyés à Buhl et Guebwiller. Ses convictions et une foi profonde se sont ainsi transmises de génération en génération et d'abord chez ses fils Maurice et René. Ici, le rebond déjà évoqué s'accompagne d'un rebond des convictions religieuses. Pierre (1900-1946), dernier des fils de Maurice, major de sa promotion de Supélec, devient directeur des Forces motrices du Haut-Rhin fondées par son oncle René, mais l'important pour lui n'est pas là : avec ses amis du Réarmement moral, il apporte l'Évangile aux relégués de la maison centrale d'Ensisheim. Expulsé en 1940 et réfugié à Lille où il dirige une autre entreprise d'électricité, il parcourt la France à vélo pour visiter les prisons. Ses quatre enfants s'engagent comme lui dans le mouvement du Réarmement moral. Son neveu Jean, diplômé d'HEC et directeur administratif chez DMC, est également très engagé dans le mouvement évangélique des Frères : il publie en cinq tomes *Chaque jour les écritures*, un manuel pour lire et comprendre la Bible. Son frère Philippe (1925-2010)²⁹ et sa femme Edmée (1925-2015) sont tous les deux des militants de l'ouverture des hôpitaux psychiatriques sur l'extérieur et de la suppression des pratiques répressives, qu'ils cherchent à mettre en œuvre dans leurs différents postes malgré les obstacles technocratiques.

V. Diversifications

Plus on avance dans l'histoire d'une famille le long des générations, plus la diversité l'emporte dans les choix professionnels, y compris si on se limite à ceux qui ont acquis une certaine notoriété. Peut-on trouver néanmoins certaines lignes directrices ou faut-il se résoudre à une diversité dépourvue de sens ?

Après avoir donné plusieurs maires et députés à Mulhouse au XIX^e siècle et encore quelques élus et militants après 1870, les Koechlin se sont détournés de la politique après 1914³⁰. Comme chez les Dollfus, la haute fonction publique ne les a guère attirés non plus. De ce point de vue, Edgar (1887-1932) est original à plus d'un titre : ingénieur diplômé de l'École centrale comme son père Julien, il préfère s'orienter vers la diplomatie et réussit le concours du quai d'Orsay en mai 1914. Après un premier poste dans la Sarre, il est nommé consul à Shanghai où il est victime d'un empoisonnement collectif orchestré par le chef de la mafia locale. Il meurt sur le chemin du retour en France à Hong-Kong où il est inhumé.

Les carrières universitaires scientifiques sont plus rares que chez les Dollfus. Visiblement, la curiosité scientifique d'un Jean, fils aîné de Samuel, collectionneur de coléoptères, et de Joseph Koechlin-Schlumberger, fils de Josué, qui se découvre une passion pour la minéralogie et la géologie, ont moins fait école dans leur famille que le glaciologue Daniel Dollfus-Ausset chez les Dollfus. À côté des chercheurs déjà mentionnés, vient encore Bernard (1928-2007)³¹, ethnologue autodidacte et cinéaste, spécialiste d'ethno-technologie qu'il met en œuvre, comme directeur de recherche au CNRS, en étudiant les populations côtières de Madagascar, des Seychelles et des Maldives. Jean (né en 1926), descendant d'Isaac, petit-fils et fils d'ingénieurs chez Japy Frères, est lui-même ingénieur agricole de formation, mais s'oriente finalement vers la recherche en botanique tropicale, discipline qu'il enseigne comme professeur à l'université de Bordeaux à partir de 1973.

²⁹ Absent du *NDBA* bien que né à Lutterbach.

³⁰ Du moins jusqu'à Aurore Koechlin, maîtresse de conférences en sociologie et militante féministe, petite-fille de Robert (voir *infra* note 32), fille de Benoît, agrégé de mathématiques, professeur en classes préparatoires.

³¹ Petit-fils du musicien Charles, unique fils de Jean-Michel (1904-1990), capitaine de la marine marchande, comme il l'est lui-même avant de devenir ethnologue.

En termes de diversification, les Koechlin se distinguent surtout par une fibre artistique que l'on retrouve dans des branches et des générations très éloignées les unes des autres. Le dictionnaire Bénézit contient douze notices consacrées à des peintres de la famille Koechlin. Sans doute, la fabrication des indiennes prédisposait au goût artistique, dont le fondateur de la dynastie n'était peut-être pas totalement dépourvu³², mais il monte rapidement en puissance avec son fils Jean (1746-1836), coloriste à Wesserling, et avec le fils aîné de ce dernier, Jean (1773-1861), qui étudie les beaux-arts à Paris et préfère se consacrer à la peinture plutôt qu'à l'entreprise familiale Nicolas Koechlin & Frères. L'un des frères de Jean, Samuel, est l'arrière-grand-père de René (1888-1972), ingénieur naval de formation, dont les collectionneurs de design contemporains s'arrachent les luminaires qu'il a réalisés avec Jacques Le Chevallier.

Une certaine logique lignagère peut être également invoquée à propos de Charles (1867-1950), compositeur de musique. Petit-fils de Daniel Koechlin-Schouch, chimiste éminent spécialiste des colorants, il est le fils de Jules, industriel, spécialiste du dessin d'indiennes et rapporteur du jury des dessins imprimés à l'Exposition universelle de 1867. Parmi les sept enfants de Jules, l'aîné, Daniel (1845-1914), devient un artiste-peintre reconnu pour ses paysages, tandis que sa sœur Elisabeth fait une carrière de portraitiste. La sensibilité musicale de Charles s'éveille en écoutant son autre sœur Mathilde jouer du piano et en fréquentant les concerts. Bien que polytechnicien, il renonce à une carrière d'ingénieur et choisit, au dépit de ses parents, d'entrer au Conservatoire. Il deviendra un des grands musiciens français du XX^e siècle³³.

Cette logique est plus difficile à démontrer avec les fils de Robert (1916-1971)³⁴, cadre chez Peugeot : Philippe (1938-1996) est le fondateur, rédacteur en chef et directeur de *Rock & Folk*, également réalisateur de documentaires sur des musiciens de jazz, et son frère Lionel (né en 1948) est illustrateur, auteur de nombreux livres pour enfants et pour adultes. Le premier est le père de Sophie (née en 1960), illustratrice, traductrice, designer, peintre, et de Stéphane, journaliste musical comme son père et écrivain. Elle l'est également avec Sylvie (née en 1956)³⁵, petite-fille et fille de médecins, qui commence des études artistiques et, au gré de rencontres et de découvertes, se transforme en sculptrice d'œuvres monumentales : Mulhouse connaît sa statue du capitaine Dreyfus, inaugurée en 2016³⁶. Mais la plus inattendue des artistes est assurément Kalki (née en 1964) qui doit à l'itinéraire de son père Joël (né en 1948)³⁷, photographe professionnel, de Remiremont à Pondichéry en passant par Auroville où il s'est marié, de naître en Inde. Après cinq ans d'études théâtrales à Londres, elle se révèle en 2010 comme comédienne dans un film tourné à Bombay et devient une star de Bollywood,

³² Même s'il est plutôt le commerçant dans son association avec Jean-Henri Dollfus, artiste-peintre, lors de la fondation de la première manufacture d'indiennes.

³³ Plusieurs de ses descendants (physicien, peintre, enseignant, astronome...) ne se reconnaissent plus comme protestants.

³⁴ Descendant de Jean, arrière-petit-fils d'Émile (1808-1883), maire de Mulhouse en 1848-1852, petit-fils de Rodolphe (1847-1920), fils d'Émile (1874-1916), fondé de pouvoirs chez Peugeot, capitaine d'état-major à l'armée d'Orient en 1915, mort pour la France.

³⁵ Descendante de Jacques, arrière-petite-fille à la fois de Julien et Gabrielle par son grand-père, et de René (1859-1941, par sa grand-mère, petite-fille de Jean (1892-1969) et de Violette (1894-1965), tous deux docteurs en médecine, fille de Michel (1924-1992), docteur en médecine.

³⁶ Marie-Claire Vitoux, « L'œuvre de Sylvie Koechlin ou les mots de granit », *Annuaire historique de Mulhouse*, n° 27, 2016, p. 37-38.

³⁷ Descendant de Jean, arrière-petit-fils du chimiste Horace, petit-fils de Guy (1886-1954), courtier en coton installé à Remiremont à la suite de son mariage, et fils de Jean (1921-1998), gérant de la filature Antuszewicz fondée par les parents de sa mère.

actrice et scénariste recherchée, ce qui lui vaut d'être la représentante de la famille Koechlin la plus connue au monde³⁸ !

De Samuel à Kalki, neuf générations se sont succédé. L'histoire n'est évidemment pas finie, mais elle méritait qu'on s'y arrête. Si Kalki Koechlin est célèbre en Inde, qui connaît ce patronyme en France ? Très peu de gens en dehors des Mulhousiens avertis, de quelques mélomanes, ferroviopathes et... koechlinophiles. Sans doute manque-t-il à cette famille ne serait-ce qu'une seule star – française – de la politique, des arts, de la littérature ou du sport ! Mais l'important réside plutôt dans ce tir groupé de plus de soixante personnalités sur deux siècles. Si les Koechlin battent les Dollfus numériquement³⁹, ils le doivent d'abord à la prolificité exceptionnelle des premières générations qui s'est souvent transmise par la suite tout en s'atténuant. Par rapport aux Dollfus, les Koechlin, plus casaniers jusqu'en 1870, ont en revanche davantage rompu avec leur passé mulhousien après la guerre. Perdant le contrôle de la plupart de leurs entreprises historiques, ils ont excellé comme ingénieurs, particulièrement innovants dans les technologies de la deuxième révolution industrielle et au-delà. Mais ils partagent avec les Dollfus, et avec les Schlumberger⁴⁰, une rare capacité de renouvellement, dans des directions très diverses, avec des dominantes, ici scientifique, là plutôt artistique, et de rebond à plusieurs générations de distance et dans des lignées qui n'ont plus que des rapports lointains entre elles. C'est ce qui les distingue d'autres grandes familles mulhousiennes, comme les Bourcart, Gros, Mieg, Zuber, et leur donne une place à part dans les grandes familles françaises de l'époque contemporaine.

Nicolas Stoskopf

³⁸ Pour être honnête, cette qualité et le caractère étonnant de son parcours l'ont emporté sur la vérification de son appartenance aux « protestants français »...

³⁹ 46 notices Dollfus dans le t. 2 du *DBPF*.

⁴⁰ Voir Michel Hau et Nicolas Stoskopf, « Les Schlumberger de l'École centrale », *Centraliens*, n° 603, 2010, p. 76-80 ; *Id.*, « Famille Schlumberger », in Jean-Claude Daumas (dir.), *Dictionnaire historique des patrons français*, Paris, Flammarion, 2010, p. 642-645.